

Plus de cent galeries représentant quatorze pays au rendez-vous du Grand-Palais

Le marché de l'art reprend des couleurs

La quatrième Foire internationale d'art contemporain (F.I.A.C.) se tient au Grand Palais jusqu'au 30 octobre. C'est l'une des plus importantes manifestations du marché de l'art. Sur 10.000 m², plus de cent galeries (quatorze pays représentés) révèlent et confrontent leurs artistes.

La participation étrangère est particulièrement imposante : 60 % des exposants pour quelque cinquante professionnels français. Cette vitalité retrouvée annonce, espérons-le, la fin de la crise qui secoue depuis 1975 le négocié des tableaux, des sculptures et de la création en général.

PAR
JEAN-MARIE TASSET

Ouf ! Du côté des organisateurs, on se détend et même on se frotte les mains. Dix mille personnes se sont serrées, en-tassées le soir du vernissage, ballet gigantesque qui se déployait sous les lugubres verrières du Grand Palais. Au milieu de ce brouhaha fusaien les rires distingués et les exclamations en anglais, souvent en allemand, quelquefois en français. Ce grand monde du marché de l'art se retrouvait, se découvrait et se mêlangeait : officiels, curieux, amateurs, marchands, conservateurs de musée, sans oublier les artistes eux-mêmes. Professionnels et particuliers, tous sur le même pied : endolori, meurtri, gonflé. Tout était à voir, mais faute de pouvoir distinguer le moindre tableau, on tentait de se faire remarquer. Bref, ce fut une réussite sans précédent.

L'année dernière, trois mille invités éprouvaient le frisson exquis du vernissage. A la fin de l'exposition, quarante mille

Pourtant, tout ne tournait pas rond dans le marché des œuvres d'art contemporain. Mil neuf cent soixante-dix-sept s'annonçait, en particulier, comme la période la plus noire. C'était le tunnel, le point culminant de la crise qui frappe durement marchands et artistes depuis 1975.

Mines défaillantes, banqueroutes, fermetures de galeries, c'était le panorama désolé et quotidien qui s'offrait à l'observateur. La situation était à son point le plus tragique. Le temps des vaches maigres s'était abattu, suivant en cela la déroute de l'économie en général. Depuis la hausse des matières premières et de l'énergie, la chute des valeurs boursières et les perspectives politiques françaises, les commandes s'étaient taries, les contrats raréfiés, les cotés écroulées. Les rares musées qui achetaient encore et les quelques collectionneurs irréductibles qui plaçaient leurs fonds dans l'acquisition d'une œuvre ne pouvaient sauver à eux seuls les 3.500 peintres français vivant de leur art et les galeries qui les exposent. La sculpture n'était pas épargnée et le marché étranger ne brillait guère plus.

Cette crise trouve ses origines dans les difficultés économiques actuelles, mais elle est aussi le contre-coup des années folles de l'après-guerre. On faisait fortune, et vite, dans l'art comme dans l'immobilier. Les écoles succédaient aux tendances. Tous les « ismes » défilaient à un train d'enfer. Ce qui était adulé la veille était rejeté sans vergogne aux oubliettes le lendemain. La mode se démodait et prenait le pli du prêt-à-porter féminin. On vendait du point comme du mètre carré. Pris dans ce tourbillon, les prix des tableaux, des sculptures, des dessins et de la moindre innovation s'élançaient dans la valse frénétique de la spéculation court terme. A ce rythme, conjoncture ou pas, le marché ne pouvait pas manquer de s'essouffler. L'enchantement fit place au désenchantement.

Un panorama impressionnant

Cependant, cette épreuve pourrait avoir au moins un avantage : assainir le marché contemporain et le ramener à plus de sagesse et de mesure.

Est-ce pour autant le gage d'une nouvelle réussite, d'un nouvel emballement ? Certes pas. Même si depuis la rentrée de septembre les affaires semblent avoir repris du tonus, il ne faut pas crier trop tôt victoire. Les marchands se gardent bien de le faire. Mais l'espoir renait.

Il faut remarquer que si Paris a été, et il y a belle lu-

d'exercice, a accueilli plus de deux millions de visiteurs. Ajoutons à cela le Festival d'automne qui entraîne dans son sillage de nombreux créateurs bien que les plasticiens soient en nombre infime, la Biennale des Jeunes qui attire beaucoup d'observateurs, et enfin des expositions prestigieuses : Courbet, la collection Louis XIV, les nouveaux Chagall.

Le soleil brillerait-il de nouveau sur Paris ? Paris bouge, sort de son apathie. Les professionnels étrangers, comme les français, l'ont bien senti. Des galeries et non des moidres qui jusqu'alors boudaient la F.I.A.C. et jugeaient indigne de s'y mêler sortent de leur réserve et ont installé leurs stands. Seuls les Anglais et les Belges se tiennent à distance, pas pour longtemps. Ils seront certainement présents l'année prochaine au Grand Palais.

Cette fois-ci, comme l'année précédente, les Etats-Unis n'ont pas lésiné sur les moyens. Ils confortent leur avance et s'imposent. La Marlborough, considérée comme la plus grande galerie du monde, a rejoint le rang des Américains. La Suisse, qui se place en troisième position après les U.S.A., réunit sept participants parmi les plus importants et les plus dynamiques.

Tout ce qui compte dans l'aventure esthétique contemporaine a tenu à être présent. Le panorama s'étend de Géri-

cult en passant par les impressionnistes, Picasso, Magritte, Chagall, jusqu'aux nouveaux travaux d'inspiration intimiste.

Les marchands font donc tonner la grosse artillerie, quitte à tricher un peu avec la notion d'art contemporain. Tous ont voulu présenter ce qu'ils ont de meilleur. Et les vedettes d'hier sont encore celles d'aujourd'hui. Pas vraiment de nouveautés à découvrir. Pour les contemporains, Bacon, Cézanne, Dubuffet, Andy Warhol tiennent toujours le haut du pavé. Il va sans dire que l'amateur devra abandonner une véritable fortune si l'envie lui ve-

naît d'acquérir une de leurs œuvres.

Mais c'est aussi pour le plaisir des yeux qu'il faut aller au Grand-Palais. Imaginez une gigantesque ruche formée d'une multitude d'alvéoles au milieu desquelles sont disposés des trésors inestimables. La volonté de séduire clients et amateurs est évidente. On a tablé sur l'incontestable, pour preuve l'accrochage de magnifiques Poliakoff, de rares Chagall, un ensemble de Magritte, des Gris, Braque, Picasso, beaucoup de Léger.

Motus et bouche cousue

Les inconditionnels de Cézanne remarqueront ses expansions murales, figées dans leurs débordements. Andy Warhol, qui promenait dans les allées son étrange et pâle visage, a carrément laissé tomber Marilyn Monroe et Mao pour s'intéresser plus simplement au sexe mâle fatigué.

Peu d'avant-garde dans cette manifestation, bien qu'un effort ait été fait pour réunir un collectif de jeunes galeries. C'est le grand retour à la réalité, au figuratif et, surprise, à la sculpture considérée jusqu'ici comme la parente pauvre. Elle est ici omniprésente et nous accueille dès l'entrée du Grand Palais avec deux grandes compositions de Bathedat. Denise René présente, quant à elle, Max Bill ; plus loin voici les œuvres de Botero, Chillida, Olivier Brice, Pol Bury, etc...

Voilà pour l'essentiel de ce vaste marché qui émerge encore transi de ce long purgatoire et qui s'accorde finalement mieux d'un art qui a fait ses preuves, qui rassure. Un marché qui a ses prudences et ses secrets, car il est difficile d'en évaluer le chiffre d'affaires. On le mesure à un sourire ou à une mine déconfite. Motus et bouche cousue : fise oblige !

J.-M. T.

FEROCLEMENT....

UN AIR DE PARIS

Si la Côte d'Azur a déjà pu apprécier quelques aspects de la peinture de « modernité » assez curieuse, Paris de toute évidence ne pouvait pas être en retard sur la province et c'est le palais de Tokyo qui nous donne dans sa Biennale groupant vingt-cinq nations, un festival de quelque chose n'ayant qu'un lien invisible avec une œuvre d'Art et même avec la peinture. Triomphe du non-sens systématique et surtout de l'insignifiance, une insignifiance désarmante.

Spectacle d'une affligeante banalité dans une présentation minable. Mais le plus étonnant dans l'incongru, c'est le défilé des « supporters », de vieux bûches d'Académies diverses à titres d'intellectuels dans le vent, le cheveu triste, l'air profondément lointain et traitant leurs préoccupations doctrinaires jusqu'à la semelle de leurs souliers, ce qui rend leur démarche lourde et incertaine. Par peur de paraître « rétro », ces crânes bouillonnants encore plus ardus que les jeunes dans la poursuite de cette modernité à définir jouent les prophètes, accueillant à bras ouverts les œuvres les plus farfelues et, dans les jurys où ils figurent, décernent des récompenses aux soi-disants créateurs de ces nouveautés transcendentales issues de leur cerveau torturé.

A cette Biennale, accrochés aux murs des toiles sans sujet, des montages en carton. Posés sur le sol des fûts métalliques, des cercles, des ronds et même un squelette voisinant avec des lots de photos en vrac. Des fils de fer supportent quelques chaussettes, des échafaudages sont dressés pour rien, des arrosoirs montent la garde et pour clore cette série de visions quotidiennes, il y a tout de même un mystère : un balai posé sur un tas de vieux papiers.

Oubli du service de nettoyage ? Manifestations d'un écologiste militaire au muette affirmation à résonances politiques profondes d'un contestataire ? On ne sait ; on

ne saura peut-être jamais... Tout ceci pourrait sembler un assemblage de bonnes blagues. Hélas, il n'en est rien ; c'est la triste vérité.

Il fut une époque où des peintres farceurs pastichaient avec plus ou moins d'esprit des œuvres modernes.

On riait, bien sûr. Ici, rien de tel, pas de farceurs, chacun se prend au sérieux ; les penseurs dominent, les chercheurs artistico-intellectuels s'obstinent tempérnellement à vouloir résoudre des « problèmes » grandioses ou minuscules en changeant le sens des mots ou en inventant de nouveaux.

L'air tragique ou doctoral est de rigueur. Il faut développer des théories que personne n'a pu expérimentées et dont le but se perd déjà dans la confusion de sinistres nébulosités.

Impossible de se raccrocher à un graphisme, à une harmonie colorée, à un sujet, à une petite note si petite soit-elle qui dénote une étincelle d'Art.

D'ailleurs, l'Art n'est pas trahi puisqu'il n'est même pas évoqué, quoique puissent croire ces pseudo-novateurs.

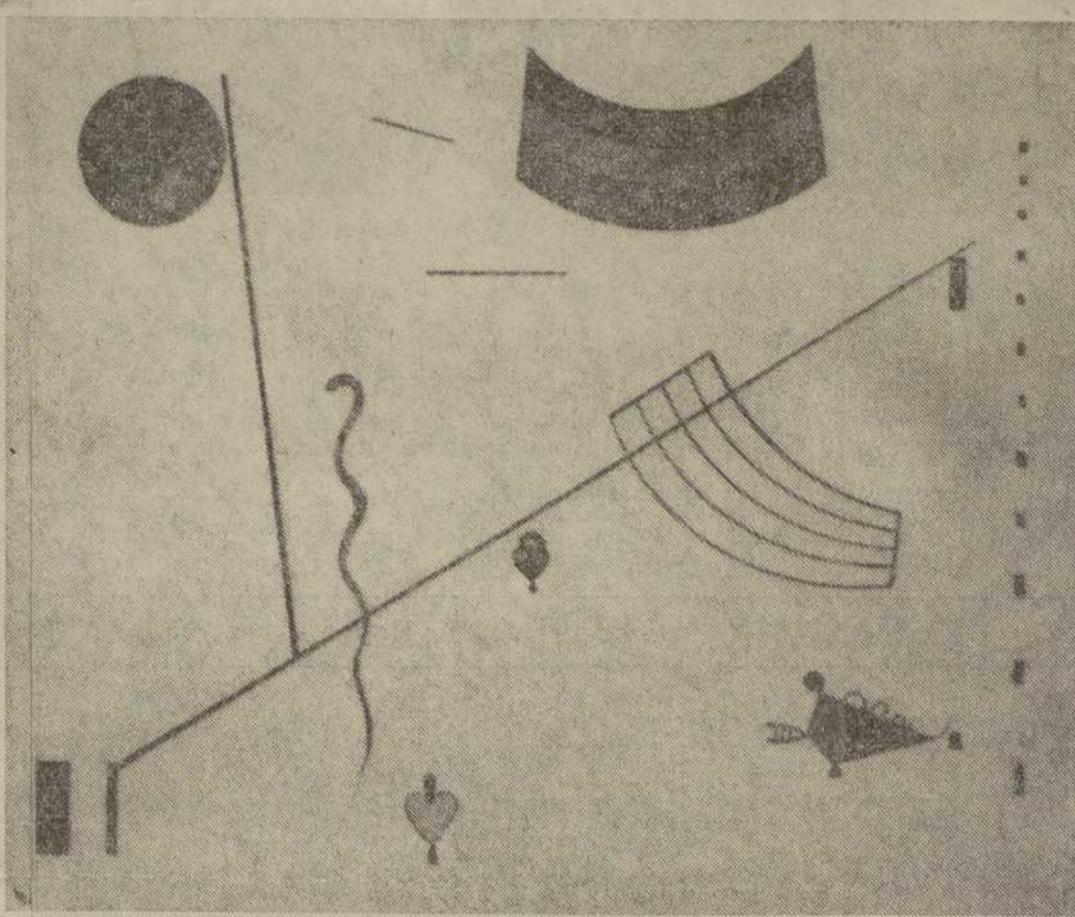
Mais attention ! pas de mariage sans une note émouvante ; pas d'enterrement sans une note plus ou moins comique.

C'est ce qui arrive pour cette Biennale d'Art, sans Art. En effet, on peut remarquer au dos de la couverture du « Journal de la Biennale » une page publicitaire pour une bière bien connue et au bas de cette page cette phrase lapidaire et tout à fait de circonstance, boursée d'ironie :

« Parfois il est bon de retrouver le goût de l'authenticité. » Conseil salutaire à suivre.

On ne pouvait mieux dire. Ce n'est pas au palais de Tokyo que vous dénicherez de l'Art authentique !

Naillac.



Une composition de Kandinsky : les grandes galeries s'appuient sur les valeurs sûres.

Entre, le centre idéal où se faisaient et se défaisaient un nom, une réputation, une valeur, depuis longtemps la capitale, endormie sous ses lauriers, laissait à d'autres le soin de mener la danse. New York profitait de cette aubaine, suivi par d'autres places qui devaient fortes en Europe : Bâle, Düsseldorf, Cologne, Barcelone.

Or un phénomène extraordinaire vient d'insuffler un sang nouveau à Paris : la création du Centre Georges-Pompidou. Le monde entier nous envie ce musée qui, après huit mois

tout ce qui compte dans l'aventure esthétique contemporaine a tenu à être présent. Le panorama s'étend de Géri-

LE FIGARO - (Q)

37, Rue du Louvre - 2^e

26 Oct 1977

L'AVENIR DE LA
COTE D'AZUR
06400 CANNES

20 Oct 1977